

## Quant au thème

Robert Melançon

---

Volume 31, numéro 6 (186), décembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Melançon, R. (1989). Compte rendu de [Quant au thème]. *Liberté*, 31(6), 92–96.

---

# REVUE DES REVUES

---

---

ROBERT MELANÇON

## QUANT AU THÈME

*Moebius* les choisit grands et pas très gais: «La Folie» (n° 38, automne 88), «La Solitude» (n° 39, hiver 89). Quoi d'autre? On attend la mort, l'éternité. Des thèmes qui tiennent en un mot que précède obligatoirement l'article défini. Ils ont à peine valeur d'étiquette. Ils permettent de composer un ensemble à partir de n'importe quels textes pour ainsi dire: la plupart de ceux d'un numéro trouveraient sans mal place dans l'autre. Il est vrai que certaine solitude et certaine folie sont vases communicants.

N'importe. Pourquoi lirait-on des revues sinon pour son plaisir? Il s'en publie tant, plus qu'aucun champion de lecture rapide ne pourra jamais en parcourir à toute vitesse. Je ne m'adonne qu'à des lectures lentes. Dans ce fatras, au moindre signe de sottise ou de médiocrité, autant tourner la page, filer plus loin dans le sommaire, passer à une autre revue, fuir, là-bas fuir.

Quant au thème.

XYZ (mai-été 1989, n° 18) propose «La Vérité». Chacun croit savoir ce que c'est. De là à s'en remettre à une revue de nouvelles.

*Estuaire* (n° 53, été 1989) affiche «Ciel rouge». Qu'est-ce que cela signifie? «Ce numéro d'*Estuaire*, nous aurions aussi aimer (*sic*) l'intituler 'le côté indécent des choses', mais 'ciel rouge' nous semblait dire plus exactement la position d'ob-

servateur que paraissent adopter la plupart des auteurs que nous avons rassemblés...» Ah bon.

La NRF (juillet-août 1989, n° 438-439) reprend, paraît-il, le titre d'une rubrique des *Cahiers du chemin* naguère dirigés par Georges Lambrichs, «Les écrivains voyagent». Cela s'entend au propre et au figuré, notamment dans les pages de Michel Butor et de Cristina Campo.

La NBJ-*Première Ligne* intitule son numéro 214-215 (novembre 1988) «L'émotion des formes: fictions, réflexions» et son numéro 218-219 (avril 1989) «Femmes de lettres». Pour celui-là, il faut d'abord se fier au sens le plus évident: «La correspondance comme thème de réflexion et de création. Onze femmes ont accepté l'invitation à (s')écrire des lettres ou à parler de la lettre.» Ensuite, il est prudent de ne plus y penser: «Femmes de lettres: une expression dont le sens dérive ici et se multiplie...» Dérive et multiplication: c'est bien ainsi qu'on écrit aujourd'hui dans certains quartiers.

*Vagabondages* (n° 74, janvier-mars 1989) célèbre la tour Eiffel. Non, *Vagabondages* n'est pas, pas tout à fait, une publication touristique.

À *Possibles* (vol. 13, n° 3, été 1989), on a hésité, d'où un titre (un thème?) à variantes: «(Droits de) regards sur les médias». Quoi qu'il en soit, oui, à n'en pas douter, *Possibles* est une revue sérieuse où l'on ne badine pas avec le politique et le social ainsi que disent les intervenants.

Aux *Écrits du Canada français* (n° 66, mai 1989), on ne pouvait être plus clair: «L'insertion des immigrants chez nous». *Chez nous*, compris?

*Recueil* (n° 12, mai 1989) fait tenir en deux mots, «Classicisme, Modernité», une querelle aussi ancienne que notre culture et qui durera autant qu'elle.

Ces thèmes, mieux vaut ne pas s'en soucier, ou fort peu. Lire, en sautant partout d'inévitables platitudes. Soit un numéro à thème. On peut imaginer deux possibilités.

Dans la première, un comité de rédaction qui prend son rôle à cœur a commandé des textes à divers auteurs. Exem-

ples: *Recueil*, dans sa section «Classicisme, Modernité», *Possibles*, la *NBJ-Première Ligne* pour son numéro «Femmes de lettres», *XYZ*, *Moebius* dans une certaine mesure. Cette pratique s'est beaucoup répandue ces dernières années. D'où la multiplication des textes sollicités, qu'il a fallu rendre à date fixe. Beaucoup écrivent maintenant sans désespérer d'une commande à l'autre sur tout thème qu'on leur propose: le classicisme, les médias, la vérité, la folie, la solitude, la correspondance, tout leur est matière à prose ou à vers, tout leur est bon. Je doute que la plupart des pages ainsi *produites* répondent à une nécessité intérieure.

Autre possibilité: un comité de rédaction qui a accumulé des textes en constitue après coup un ensemble et le coiffe d'un titre censé mettre en lumière quelque convergence. Exemples: *Estuaire*, la *NRF* de juillet-août, la *NBJ-Première Ligne* pour son numéro «L'émotion des formes», *Moebius* dans une certaine mesure. Infailliblement le relief de chaque texte disparaît si on le lit dans l'éclairage de ce plus bas dénominateur commun. Le cas-limite dans ce genre – je fais une exception pour *Estuaire* où, depuis quelques numéros, la recherche d'un thème engendre de bien divertissantes bouffonneries – c'est le numéro 36 de *Vice-Versa* (été 1989), intitulé «Fiction»: ce numéro rassemble vingt nouvelles et cela constitue certes un thème.

On peut, lecteur bénévole, lecteur candide, n'en tenir aucun compte; on n'y perdra rien. Après tout, que cherche-t-on dans une revue littéraire? De la prose et des vers, des récits, des poèmes, des nouvelles, des essais, des notes de lecture, auxquels on ne demande que de se tenir, et de donner à rêver, à penser, à songer, à savoir.

Dans la *NRF* de juin (n° 437), on lit un essai d'Octavio Paz, *Croisements et bifurcations*, sur A.O. Barnabooth, Alvaro de Campos, Alberto Caeiro, hétéronymes de Larbaud et Pessoa, écrivains secrets et subtils. On reconnaît enfin le génie de Pessoa. Quant à Larbaud, dont la réputation ne sera jamais

sans doute telle qu'elle devrait être, on peut se servir de son œuvre comme d'un test infaillible. Voulez-vous savoir si votre interlocuteur mérite le beau nom de lettré? Parlez-lui de Larbaud. Sa réaction vous révélera à qui vous avez affaire et s'il vaut la peine de poursuivre la conversation.

Toujours dans ce numéro de juin de la NRF, un juste hommage de Jean-Claude Masson, *Jeanne, ma sœur*, à Juana Inés de la Cruz.

Et des poèmes d'Hassam Wachill, *Le chemin est accessible*, où l'on peut vérifier, à partir d'un beau travail sur des alexandrins approximatifs, qu'une prosodie renouvelée est en train d'apparaître en français, fondée sur un compte d'accents plutôt que de syllabes. Après des débauches de vers libres – à la ligne, à la ligne, à la ligne –, voici un événement de portée considérable. Dans le numéro de juillet-août, on en saisit d'autres traces dans un poème de William Cliff, *San Antonio-Oeste*, qui s'efforce à plus de régularité syllabique; dans *Petit-Duché de Luxembourg* de Gilles Ortlieb, où le vers courtise la prose; dans *Apparition de Séquana* de Pierre-Alain Tâche, où l'incertitude de la mesure se résout dans la diction commune du français tel qu'il se parle aujourd'hui, tel-qu'i-s-parl-aujourd'hui.

Dans *Estuaire, Sens inversé* de Christian Mistral, malgré des enjambements trop prévisibles, systématiques, propose un autre exemple de ce vers renouvelé. Il s'agit, sauf erreur de ma part, du premier poème publié par ce prosateur. On souhaite en lire d'autres, en dépit du caractère assez brouillon de celui-ci.

Dans *Recueil* (n° 11, février 1989), sept sonnets blancs de Robert Marteau réinventent une des formes majeures de notre poésie. Il s'agit de bien autre chose qu'une reprise: peu de poèmes sont aussi contemporains que ceux-là. On leur trouve aussi bien d'autres qualités. On avait déjà pu lire des sonnets de Marteau dans *Osiris* (n° 25, 1987). Quand pourra-t-on en trouver un livre?

Ce printemps de la prosodie ne touche pas que la poésie

française. Dans le *Courrier du Centre International d'Études Poétiques* (n° 182, avril-juin 1989), on peut lire *Miroirs, Fenêtres* du poète anglais Peter Dale, une suite de dix sonnets en terza rima (sur le modèle de l'*Ode au vent d'ouest* de Shelley) traduits en français, fort bien, par Catherine Daems et Frans de Haes.

On retouche au vers.

Dans la *NRF* de juillet-août, on doit lire quelques pages d'un journal d'Ernst Jünger, *Sous le signe de Halley*, écrites en 1986. Jünger avait alors quatre-vingt-onze ans. C'est admirable, non pas tant pour l'exploit quasi sportif d'écrire à un âge aussi avancé sans qu'il y paraisse autrement que par une maîtrise apollinienne, que parce qu'on trouve dans ces notations matière à admirer, et façon, constamment. On ressent une sorte de fierté d'être le contemporain d'un tel homme en qui se réalise avec tant de plénitude l'idée même d'homme. J' imagine que les contemporains de Goethe ont dû éprouver un sentiment de ce genre.